

Madame de Sévigné, dans une lettre de 1680, parle du thé au lait comme d'une chose inconnue mais que la marquise de la Sablière aurait imaginée, et elle conseille à sa fille d'essayer du lait dans son café, pensant, dit-elle, que cela ferait aussi bien que dans le thé.

Le *cahué*, que nous appelons café et que nos Canmayens nomment *coffey*, pour le simple plaisir de copier les Anglais, était en usage chez les Turcs et les Arabes longtemps avant 1644 où des négociants marseillais l'introduisirent dans le midi de la France. Le goût ne s'en répandit qu'avec lenteur. La chanson suivante ne date que de notre siècle :

Si vous voulez, sans peine,
Vivre en bonne santé,
Sept jours de la semaine
Prenez du bon café.
Il vous préservera
De toute maladie,
Sa vertu chassera
la, la !
Migraine et fluxion,
Don, don !
Rhumme et mélancolie !

Paris doit à Soliman Aga, ambassadeur du sultan Mahomet IV, la connaissance du café. C'était en 1669, et va sans dire qu'on servait à la turque : dans de mignonnes tasses de porcelaine dorée, sans sucre ni lait, et avant que le palais pût le juger, l'appareil d'élégance qui l'accompagnait séduisait les invités du galant Turc.

Trois ans plus tard un Arménien vendait dans les rues de Paris des fèves de café, avec la recette pour s'en servir.

Après le thé et le café, parlons du chocolat. Ce produit était en usage chez les Mexicains lorsque Fernand Cortez aborda parmi eux en 1520. Ce n'était qu'une sorte de bouillie assez dégoûtante, que l'on nommait *chocollatl*. Marie-Thérèse, princesse espagnole, mariée à Louis XIV en 1660, fut la première personne qui en apporta en France, et encore elle se cachait pour le manger. En 1671, madame de Sévigné parle du chocolat comme un breuvage connu à Paris mais non en province. Peu après elle se prononça contre l'usage du café et du chocolat, disant que ces fantaisies dangereuses ne sauraient durer.

En bref, le thé, le café et le chocolat n'ont presque pas été employés en France jusque vers 1700 et pas du tout en Canada. De 1700 à 1800, la France n'a guère fait usage de thé et elle a été lente à se familiariser avec le chocolat, mais elle utilisa le café avec passion. Aujourd'hui encore, ces deux derniers breuvages chauds sont ceux qu'elle préfère, tandis que la tisane ou drogue de Chine, comme on appelle le thé, est peu en faveur dans le peuple.

Les Canadiens ont le grand défaut de mettre trop de sucre dans le thé, le café et le chocolat.

BENJAMIN SULTE.

LOUIS JOLLIET

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquête.
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !...

Parmi les noms canadiens gravés en lettres d'or sur les tablettes de l'histoire américaine, aucun ne brille d'un plus pur éclat que celui de Jolliet, l'auteur de la découverte du Mississippi.

Le nom et la renommée de ce compatriote devraient nous être spécialement chers, à nous, Canado-Américains, parce que l'un et l'autre jettent un éclat de grandeur sur l'histoire du pays qui fut notre berceau, et sur celle de notre pays d'adoption.

I

Les grands noms qui embellissent les premières anna-

les de la Nouvelle-France—cette immense étendue de territoire se prolongeant du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique—sont nécessairement ceux des natifs de la vieille France. Jolliet est un des premiers créoles, ou natifs du pays, dont le nom se rattache aux événements de la plus haute importance.

Ses contemporains français, dans le champ d'action où il se distingua lui-même, avaient des protecteurs à la cour, dans la mère-patrie, pour célébrer leurs exploits, et, en quelque sorte, pour les exagérer ; tandis que notre jeune Canadien, sans amis influents, sans autres secours que ses talents pour le recommander, a laissé à l'avenir le soin d'apprécier ses hauts faits et de les enregistrer dans les pages de l'histoire. Ceci explique, dans une certaine mesure, pourquoi il est resté comparativement dans l'obscurité, et pourquoi ses services ont été si mal récompensés.

Quoique l'histoire personnelle de Jolliet ait été longtemps négligée, et, nous pourrions dire, presque inconnue, son nom était destiné à vivre dans les décrets de la divine Providence. La découverte du Mississippi,—les *Eaux Universelles* des aborigènes,—était un événement tellement extraordinaire que celui qui y associait son nom devait descendre à la postérité la plus reculée des siècles. C'est ainsi que Jolliet et son compagnon, le doux Marquette, sont historiquement immortels.

II

Le Dr Jean-Marie Shea, l'historien américain érudit, auquel nous devons une éternelle gratitude pour ses sympathiques travaux dans le domaine de l'histoire française de l'Amérique du Nord, a été le premier à rassembler les renseignements épars sur la vie de Jolliet. Le savant abbé Ferland s'exprime en ces termes sur son mémoire biographique touchant l'auteur de la découverte du Mississippi : "Voilà donc un des hommes les plus remarquables du Canada tiré de l'oubli par un étranger : combien en est-il parmi les Canadiens instruits qui connaissent le sieur Jolliet ? L'on a bien quelques vagues notions qu'un homme de ce nom a découvert le Mississippi en compagnie d'un jésuite, et qu'il en revient quelque honneur au Canada ; voilà tout. Nous avons cependant bien peu de noms canadiens à tracer sur les tablettes de l'histoire."

Louis Jolliet était le fils de Jean Jolliet et de Marie d'Abancour, et était né à Québec le 20 septembre 1645. Il fit de brillantes études au collège des RR. PP. Jésuites et reçut les ordres mineurs ; mais, au lieu de persévérer dans la compagnie de Jésus, il retourna dans la vie laïque (évidemment pour soutenir sa mère veuve), et fit plusieurs voyages d'exploration dans le *Pays d'en haut*. Il visita aussi la France en 1667. En 1672, le gouverneur Frontenac, sur la recommandation de l'intendant Talon, l'envoya à la découverte de la "Grande Rivière" qui était la question dominante du jour à cette époque, d'après les rapports des Indiens qui avaient visité les missions établies sur les grands lacs et même les villes canadiennes sur le St-Laurent.

Jolliet quitta Québec pour son expédition dans l'automne de l'année 1677, et il passa l'hiver dans les pays d'en haut avec le Père Jacques Marquette qui devait l'accompagner. Le mois de mai suivant, ils quittèrent la mission de Michillimacinae dans deux canots d'écorce et en suivant les rives du nord du lac des Illinois (aujourd'hui Lac Michigan) et la baie des Puants [Green Baie] ils remontèrent la rivière des Renards jusqu'à sa source.

Ici ils quittèrent les eaux dont le cours descendait vers Québec, et après avoir fait un portage, ils arrivèrent à la rivière Ouisconsin (Wisconsin) et les eaux inclinaient leur bassin vers les établissements espagnols dans la direction sud-ouest. La les guides Minnia les abandonnèrent, et ils restèrent seuls avec leurs cinq voyageurs. Comme de bons Français et Canadiens qu'ils étaient, ils se placèrent sous la protection de la Bienheureuse Vierge Marie avant de se livrer à la mer de l'inconnu. Descendant les eaux du Ouisconsin, ils entrèrent heureusement dans le majes-